



Plus gros que prévu!

Nous sommes le 30 septembre 2003 et il est 4 h 30 du matin. Le réveil commence à être plus difficile en cette troisième journée de chasse à l'arc à l'original, surtout que le clapotis sur la toiture du chalet me révèle qu'il pleut abondamment. C'est une déception, car les 24 dernières heures ont été marquées de pluies diluviennes et de forts vents. J'espérais des conditions différentes, puisque dans la journée d'hier mes partenaires de chasse et moi n'avons ni entendu d'originaux ni aperçu la moindre piste. Peu motivé, je vais me laver au complet. Après avoir terminé, je constate que mes collègues sont toujours couchés. Je crois que leur motivation est à plat, eux aussi.

J'ai un regain d'énergie lorsque je jette un coup d'œil à l'extérieur. Soudainement, le temps semble d'un calme absolu. Comme on dit, après la pluie le beau temps! Je m'empresse de déjeuner et de bien sélectionner des sous-vêtements et des vêtements de chasse encore inutilisés. Je suis très emballé, car je suis persuadé que les originaux vont profiter de ce temps clémente pour se déplacer et communiquer. Ma saline, située dans une plantation de cyprès et très fréquentée, me semble l'endroit idéal pour aller effectuer quelques appels. Avant de sortir, je crie «Levez-vous, il n'y a aucun vent pis y'a arrêté de mouiller. Ça va être bon ce matin!»

Une fois sorti, j'installe mon arc dans un support sur mon vélo de montagne, je l'enfourche et je me laisse descendre jusqu'à un cul-de-sac. Puis je poursuis à pied dans un sentier qui longe une coulée et me mène à un sentier de VTT. Il ne me reste qu'un demi-kilomètre pour arriver à mon mirador, et les premières lueurs du soleil arrivent juste à point. Je

prends quelques minutes pour m'asperger de cache-odeur, vaporiser mes bottes d'urine et sortir une flèche de mon carquois.

Dans le sentier de VTT, j'adopte un pas très lent pour me diriger vers mon affût. Je dépose de l'urine sur des branches, puis j'arrête et secoue des arbres à feuilles. Je répète ce manège à quelques occasions durant mon parcours, et deux fois j'émetts un léger «uuuuuh» de femelle qui cherche de la compagnie. J'écoute, j'observe et je repars.

Arrivé à destination, je savoure le réalisme de mon déplacement effectué comme un original. J'ai aussi aperçu une piste délavée par la pluie qui n'était pas là hier. Tout en douceur, je me rends au bloc de sel et j'y déverse une généreuse quantité d'effluve de femelle en chaleur. Il n'y a pas de pistes fraîches mais les bêtes viendront tôt ou tard, car au fil des ans cette saline est devenue un endroit de prédilection pour les originaux. Les nombreux sentiers de terre noire qui y mènent en sont la preuve.

Silencieusement, je grimpe et m'assieds dans mon mirador. Je m'asperge encore de chasse-odeur et je vaporise les environs d'urines de mâle et de femelle. Étant donné que je ne suis pas un excellent «calleur», j'utilise seulement les appels que je maîtrise, et plutôt timidement. Je ne veux surtout pas «brûler» l'attrait de ma saline en émettant des appels répétitifs ou mal effectués. Alors je gonfle mes poumons pour lancer faiblement deux «uuuuuh». Le son est bon et les vents transportent les cris au loin.

Après deux heures d'attente je suis déçu, car j'espérais un matin rempli d'émotions fortes, mais je ne désespère pas. À nouveau j'émetts deux cris de

femelle. Ce sont mes cinquième et sixième appels depuis mon arrivée. Les minutes s'estompent... et soudainement je sursaute en entendant un «orf» à 200 pi à ma droite. Je ne peux voir le mâle qui a lancé cette vocalise, mais je suis surpris qu'il se soit approché si près sans faire de bruit.

Tout excité, je vaporise de l'urine dans les airs et j'émetts un faible «uuuuuuuu». Cet appel signifie «viens!» Le mâle me répond faiblement et reprend sa marche. Je me lève et me positionne pour un tir. Enfin j'aperçois son museau, sa tête et une pointe de son panache. Je me dis que «c'est juste un p'tit buck», mais au fur et à mesure qu'il avance, mon cœur se met à battre la chamade. Ce que je croyais être un «p'tit buck» se transforme graduellement en un magnifique mâle dominant. À environ 100 pi, il se réfugie derrière les arbres. Je ferme les yeux et me parle «Calme-toi. Prends une grande respiration. Tu sais où tirer.» J'ouvre les yeux, mais mon énervement s'accroît. Heureusement, des branches d'épinette camouflent ma jambe gauche qui tremble comme une feuille.

L'original s'apprête à atteindre l'éclaircie devant moi lorsque j'étire mon arc. Quand la bête entend le «flissssh» de ma flèche qui glisse sur mon appui-flèche, elle s'arrête et me fixe de ses gros yeux. Je m'immobilise aussi, arc mi-tendu. Quand le mâle s'avance de nouveau vers l'urine déposée au sol, je termine mon allonge en émettant un «uuuuuuuu». Dès cet instant, il stoppe et me présente une cible parfaite à 55 pi. Flissssh! Ma flèche atteint le bas de la zone vitale.

Après une dizaine de minutes d'attente, je n'ai toujours rien entendu qui me laisserait croire que ce gros «buck» est mort. Je décide d'aller chercher mes partenaires de chasse pour m'aider à le «pister». De peine et de misère, je réussis à contacter mes partenaires par radio-émetteur. Ils avaient fermé leurs radios, car ils étaient tous en train de vivre une histoire de chasse. Malheureusement pour eux, leurs situations ne se sont conclues que par de belles anecdotes...

Dès le début du pistage quelqu'un retrouve la flèche ensanglantée, ce qui ne m'encourage guère. Lentement nous continuons d'avancer, arcs en main, et je lance des appels pour rassurer la bête. Plus nous avançons, plus je m'interroge sur la qualité de mon tir, car les gouttes de sang rapetissent et diminuent en nombre.

Après environ 1000 pi, mon oncle aperçoit l'abondance de sang sur un arbre. Nous sommes encouragés, car les indices laissés par l'hémorragie sont de plus en plus évidents. Avec soulagement j'entrevois enfin l'imposante bête couchée sur le flanc. Constatant sa mort, nous sautons de joie et échangeons les félicitations de rigueur. Le «p'tit buck» est devenu le trophée de mes rêves!